

## VII

### KRASNOË. — LE MARÉCHAL NEY EST CRU PERDU

NAPOLÉON était dans Smolensk depuis cinq jours. On savait que Ney avait reçu l'ordre d'y arriver le plus tard possible, et Eugène celui de rester deux jours à Doukhowtchina : « Ce n'était donc pas la  
« nécessité d'attendre l'armée d'Italie qui rete-  
« nait ! A quoi devait-on attribuer cette stagnation,  
« quand la famine, la maladie, l'hiver, quand trois  
« armées ennemies marchaient autour de nous ?  
« Pendant que nous nous étions enfoncés dans le  
« cœur du colosse russe, ses bras n'étaient-ils pas  
« restés avancés et étendus vers la mer Baltique  
« et la mer Noire ? Les laisserait-il immobiles, au-  
« jourd'hui que, loin de l'avoir frappé mortelle-  
« ment, nous étions frappés nous-mêmes ? N'était-  
« il pas venu le moment fatal où ce colosse allait  
« nous envelopper de ses bras menaçants ? Crovait-  
« on les lui avoir paralysés, en leur opposant des  
« Autrichiens au sud et des Prussiens au nord ?

« C'était bien plutôt les Polonais et les Français,  
 « mêlés à ces alliés dangereux, qu'on avait ainsi  
 « rendus inutiles !

« Mais, sans aller chercher au loin des causes  
 « d'inquiétude, l'Empereur a-t-il ignoré la joie des  
 « Russes quand, trois mois plus tôt, il se heurta si  
 « rudement contre Smolensk, au lieu de marcher à  
 « droite, vers Elnia, ou il eût coupé l'armée enne-  
 « mie de sa capitale ? Aujourd'hui que la guerre est  
 « ramenée sur les mêmes lieux, ces Russes, dont tous  
 « les mouvements sont plus libres que ne l'étaient  
 « les nôtres, nous imiteront-ils ? Se tiendront-ils  
 « derrière nous, quand ils peuvent se placer en  
 « avant de nous, sur notre retraite ?

« Répugne-t-il à Napoléon de supposer l'attaque  
 « de Kutusof plus audacieuse que ne l'a été la  
 « sienne ? Les circonstances sont-elles donc les  
 « mêmes ? Tout, dans la retraite des Russes, ne  
 « les a-t-il pas secondés, tandis que dans la nôtre  
 « tout nous est contraire ? Augereau et sa brigade  
 « enlevés sur cette route ne l'éclairent-ils point ?  
 « Qu'avait-on à faire dans cette Smolensk brûlée  
 « dévastée, que d'y prendre des vivres et de passer  
 « vite ?

« Mais sans doute l'Empereur croit, en datant  
 « cinq jours de cette ville, donner à une déroute  
 « l'apparence d'une lente et glorieuse retraite !  
 « Voilà pourquoi il vient d'ordonner la destruction  
 « des tours d'enceinte de Smolensk, ne voulant  
 « plus, a-t-il dit, être arrêté par ses murailles ;

« comme s'il s'agissait de rentrer dans cette ville,  
« quand on ignorait si l'on en pourrait sortir !

« Croira-t-on qu'il veut donner le loisir aux ar-  
« tilliers de ferrer leurs chevaux contre la glace ?  
« Comme si l'on pouvait obtenir un travail quel-  
« conque d'ouvriers exténués par la faim, par les  
« marches ; de malheureux à qui le jour entier ne  
« suffit pas pour trouver des vivres, pour les prépa-  
« rer, dont les forges sont abandonnées ou gâtées, et  
« qui d'ailleurs manquent des matériaux pour un  
« travail si considérable !

« Mais peut-être l'Empereur a-t-il voulu se don-  
« ner le temps de pousser en avant de lui, hors du  
« danger et des rangs, cette foule embarrassante de  
« soldats devenus inutiles, de rallier les meilleurs,  
« et de réorganiser l'armée ? Comme s'il était pos-  
« sible de faire parvenir un ordre quelconque à des  
« hommes si épars, ou de les rallier, sans logements,  
« sans distributions, à des bivouacs ; enfin de pen-  
« ser à une réorganisation pour des corps mou-  
« rants, dont l'ensemble ne tient plus à rien, que  
« le moindre attouchement peut dissoudre ! »

Tels étaient autour de Napoléon les discours de  
ses officiers, ou plutôt leurs réflexions secrètes ; car  
leur dévouement devait se soutenir tout entier  
deux ans encore, au milieu des plus grands malheurs  
et de la révolte générale des nations !

L'Empereur tenta pourtant un effort qui ne fut  
pas tout à fait infructueux : ce fut le ralliement, sous  
un seul chef, de tout ce qui restait de cavalerie ;

mais, sur trente-sept mille cavaliers présents au passage du Niémen, il ne s'en trouva que dix-huit cents encore à cheval. Napoléon en donna le commandement à Latour-Maubourg. Personne ne réclama, soit fatigue, ou estime.

Quant à Latour-Maubourg, il reçut cet honneur ou ce fardeau sans joie et sans regret. C'était un être à part : toujours prêt sans être empressé, calme et actif, d'une sévérité de mœurs remarquable, mais naturelle et sans ostentation ; du reste simple et vrai dans ses rapports, n'attachant la gloire qu'aux actions et non aux paroles. Il marcha toujours avec le même ordre et la même mesure, au milieu d'un désordre démesuré ; et pourtant, ce qui fait honneur au siècle, il arriva aussi vite, aussi haut, et aussitôt que les autres.

Cette faible réorganisation, la distribution d'une partie des vivres, le pillage du reste, le repos que prirent l'Empereur et sa garde, la destruction d'une partie de l'artillerie et des bagages, enfin l'expédition de beaucoup d'ordres, furent à peu près tout le fruit qu'on retira de ce funeste séjour. Du reste tout le mal prévu arriva. On ne rallia quelques centaines d'hommes que pour un instant. L'explosion des mines fit à peine sauter quelques pans de murailles, et ne servit, au dernier jour, qu'à chasser hors de la ville les traîneurs qu'on n'avait pas pu mettre en mouvement.

Des hommes découragés, des femmes, et plusieurs milliers de malades et de blessés furent abandon-

nés ; et à l'instant où le désastre d'Augereau près d'Elnia faisait trop voir que Kutusof, poursuivant à son tour, ne s'attachait pas exclusivement à la grande route ; que de Viazma il marchait directement, par Elnia, sur Krasnoë ; lorsqu'enfin on aurait dû prévoir qu'on allait avoir à se faire jour au travers de l'armée russe, ce fut le 14 novembre seulement que la grande armée, ou plutôt trente-six mille combattants commencèrent à s'ébranler.

La vieille et la jeune garde n'avaient plus alors que neuf à dix mille baïonnettes et deux mille cavaliers ; Davout et le premier corps, cinq à six mille ; le prince Eugène et l'armée d'Italie, cinq mille ; Poniatowski, huit cents ; Junot et les Westphaliens, sept cents ; Latour-Maubourg et le reste de la cavalerie, quinze cents. On pouvait compter encore mille hommes de cavalerie légère, et cinq cents cavaliers démontés que l'on était parvenu à réunir.

Cette armée était sortie de Moscou forte de cent mille combattants ; en vingt-cinq jours elle était réduite à trente-six mille hommes ! Déjà l'artillerie avait perdu trois cent cinquante canons, et pourtant ces faibles restes étaient toujours divisés en huit armées, que surchargeaient soixante mille traîneurs sans armes, et une longue traînée de canons et de bagages.

On ne sait si ce fut cet embarras d'hommes et de voitures, ou, ce qui est plus vraisemblable, une fausse sécurité, qui conduisit l'Empereur à mettre

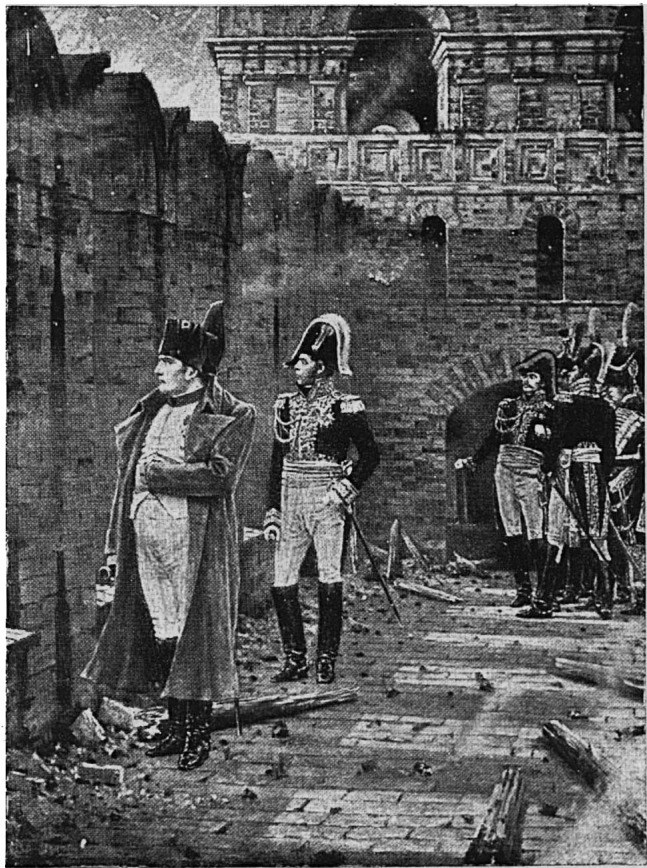
un jour d'intervalle entre le départ de chaque maréchal. Mais enfin lui, Eugène, Davout et Ney, ne sortirent de Smolensk que successivement. Ney ne devait en partir que le 16 ou le 17. Il avait l'ordre de faire scier les tourillons des pièces qu'on abandonnait, de les faire enterrer, de détruire leurs munitions, de pousser tous les traîneurs devant lui, et de faire sauter les tours d'enceinte de la ville.

Cependant Kutusof nous attendait à quelques lieues de là, et ces restes de corps d'armée ainsi distendus et morcelés, il allait les faire passer tour à tour par les armes !

Ce fut le 14 novembre, vers cinq heures du matin, que la colonne impériale sortit enfin de Smolensk. Sa marche était encore décidée, mais morne et taciturne comme la nuit, comme cette nature muette et décolorée au milieu de laquelle elle s'avavançait.

Ce silence n'était interrompu que par le retentissement des coups dont on accablait les chevaux, et par des imprécations courtes et violentes quand les ravins se présentèrent, et que, sur ces pentes de glace, les hommes, les chevaux et les canons roulèrent, dans l'obscurité, les uns sur les autres. Cette première journée fut de cinq lieues. Il fallut à l'artillerie de la garde vingt-deux heures d'efforts pour les parcourir.

Néanmoins cette première colonne arriva sans une grande perte d'hommes à Korythnia, que dépassa Junot avec son corps d'armée westphalien, réduit à sept cents hommes. Une avant-garde



**Au Kremlin.**  
Napoléon regardant l'incendie de Moscou.  
(D'après le tableau de Verestchagin.)

avait été poussée jusqu'à Krasnoé. Des blessés et des hommes débandés étaient même près d'atteindre Liady. Korythnia est à cinq lieues de Smolensk ; Krasnoé, à cinq lieues de Korythnia ; Liady, à quatre lieues de Krasnoé. De Korythnia à Krasnoé à deux lieues à droite du grand chemin, coule le Borysthène.

C'est à la hauteur de Korythnia qu'une autre route, celle d'Elnia à Krasnoé, se rapproche du grand chemin. Ce jour-là même elle nous amenait Kutusof : il la couvrait tout entière avec quatre-vingt-dix mille hommes ; il côtoyait, il dépassait Napoléon ; et, par des chemins qui vont d'une route à l'autre, il envoyait des avant-gardes traverser notre retraite.

En même temps Kutusof, avec le gros de son armée, s'acheminait, et s'établissait en arrière de ces avant-gardes, et à portée de toutes, s'applaudissant du succès de ses manœuvres, que sa lenteur lui aurait fait manquer sans notre imprévoyance ; car ce fut un combat de fautes où les nôtres ayant été plus graves, nous pensâmes tous périr. Les choses ainsi disposées, le général russe dut croire que l'armée française lui appartenait de droit ; mais le fait nous sauva. Kutusof se manqua à lui-même au moment de l'action : sa vieillesse exécuta à demi, et mal, ce qu'elle avait sagement combiné.

Pendant que toutes ces masses se disposaient autour de Napoléon, lui, tranquille dans une misérable mesure, la seule qui restât du village de Koryth-



nia, semblait ou ignorer ou mépriser tous ces mouvements d'hommes, d'armes et de chevaux qui l'environnaient de toutes parts : du moins n'envoya-t-il pas l'ordre aux trois corps restés à Smolensk de se hâter ; lui-même attendit le jour pour se mettre en marche.

Sa colonne s'avança sans précaution ; elle était précédée par une foule de maraudeurs qui se pressaient d'atteindre Krasnoé, lorsqu'à deux lieues de cette ville une rangée de Cosaques, placés depuis les hauteurs à notre gauche jusqu'en travers de la grande route, leur apparut. Saisis d'étonnement, nos soldats s'arrêtèrent ; ils ne s'attendaient à rien de pareil, et d'abord ils crurent que, sur cette neige, un destin ennemi avait tracé entre eux et l'Europe cette ligne longue, noire et immobile, comme le terme fatal assigné à leurs espérances.

Quelques-uns, abrutis par la misère, insensibles, les yeux fixés vers leur patrie, et suivant machinalement et obstinément cette direction, n'écoutèrent aucun avertissement : ils allèrent se livrer ; les autres se pelotonnèrent, et l'on resta de part et d'autre à se considérer. Mais bientôt quelques officiers survinrent ; ils mirent quelque ordre dans ces hommes débandés, et sept à huit tirailleurs qu'ils lancèrent suffirent pour percer ce rideau si menaçant.

Les Français souriaient de l'audace d'une si vaine démonstration, quand tout à coup, des hauteurs à leur gauche, une batterie ennemie éclata. Ses boulets traversaient la route ; en même temps

trente escadrons se montrèrent du même côté ; ils menacèrent le corps westphalien qui s'avancait, et dont le chef, se troublant, ne fit aucune disposition.

Ce fut un officier blessé, inconnu à ces Allemands, et que le hasard avait amené là, qui, d'une voix indignée, s'empara de leur commandement.

Ils obéirent ainsi que leur chef. Dans ce danger pressant les distances de convention disparurent. L'homme réellement supérieur s'étant montré servit de ralliement à la foule, qui se groupa autour de lui, et dans laquelle celui-ci put voir le général en chef muet, interdit, recevant docilement son impulsion, et reconnaissant sa supériorité, qu'après le danger il contesta, mais dont il ne chercha pas, comme il arrive trop souvent, à se venger.

Cet officier blessé était Exelmans ! Dans cette action il fut tout : général, officier, soldat, artilleur même, car il se saisit d'une pièce abandonnée, la chargea, la pointa, et la fit servir encore une fois contre nos ennemis. Quant au chef des Westphaliens, depuis cette campagne, sa fin funeste et prématurée fit présumer que déjà d'excessives fatigues et les suites de cruelles blessures l'avaient frappé mortellement.

L'ennemi, voyant cette tête de colonne marcher en bon ordre, n'osa l'attaquer que par ses boulets ; ils furent méprisés, et bientôt on les laissa derrière soi. Quand ce fut aux grenadiers de la vieille garde à passer au travers de ce feu, ils se resserrèrent autour de Napoléon comme une for-

teresse mobile, fiers d'avoir à le protéger. Leur musique exprima cet orgueil. Au plus fort du danger elle lui fit entendre cet air dont les paroles sont si connues : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* » Mais l'Empereur, qui ne négligeait rien, l'interrompit en s'écriant : « Dites plutôt : Veillons au salut de l'Empire ! » Paroles plus convenables à sa préoccupation et à la position de tous.

En même temps les feux de l'ennemi devenant importuns, il les envoya éteindre, et deux heures après il atteignit Krasnoé. Le seul aspect de Sébastiani et des premiers grenadiers qui le devançaient avait suffi pour en repousser l'infanterie ennemie. Napoléon y entra inquiet, ignorant à qui il avait eu affaire, et avec une cavalerie trop faible pour qu'il pût se faire éclairer par elle hors de portée du grand chemin. Il laissa Mortier et la jeune garde à une lieue derrière lui, tendant ainsi de trop loin une main trop faible à son armée, et décidé à l'attendre.

Le passage de la colonne n'avait pas été sanglant, mais elle n'avait pu vaincre le terrain comme les hommes : la route était montueuse, chaque éminence retint des canons, qu'on n'encloua pas, et des bagages qu'on pilla avant de les abandonner. Les Russes, de leurs collines, virent tout l'intérieur de l'armée, ses faiblesses, ses difformités, ses parties les plus honteuses, enfin tout ce que d'ordinaire on cache avec le plus de soin.

Néanmoins il semblait que, du haut de sa posi-

tion, Miloradowitch se fût contenté d'insulter au passage de l'Empereur et de cette vieille garde depuis si longtemps l'effroi de l'Europe. Il n'osa ramasser ses débris que lorsqu'elle se fut écoulée ; mais alors il s'enhardit, resserra ses forces, et, descendant de ses hauteurs, il s'établit fortement avec vingt mille hommes en travers de la grande route : par ce mouvement il séparait de l'Empereur, Eugène, Davout et Ney, et fermait à ces trois chefs le chemin de l'Europe.

Pendant qu'il se préparait ainsi. Eugène s'efforçait de réunir dans Smolensk ses troupes dispersées : il les arracha avec peine du pillage des magasins, et ne réussit à rallier huit mille hommes que lorsque la journée du 15 fut avancée. Il fallut qu'il leur promît des vivres, et qu'il leur montrât la Lithuanie, pour les décider à se remettre en route. La nuit arrêta ce prince à trois lieues de Smolensk ; déjà la moitié de ses soldats avaient quitté leurs rangs. Le lendemain il continua sa route avec ceux que le froid de la nuit et de la mort n'avait pas fixés autour de leurs bivouacs.

Le bruit du canon qu'on avait entendu la veille avait cessé ; la colonne royale s'avavançait péniblement, ajoutant ses débris à ceux qu'elle rencontrait. A sa tête le vice-roi et son chef d'état-major, abîmés dans leurs tristes pensées, laissaient leurs chevaux marcher en liberté. Ils se détachèrent insensiblement de leur troupe, sans s'apercevoir de leur isolement ; car la route était parsemée de traîneur-

et d'hommes marchant à volonté, qu'on avait renoncé à maintenir en ordre.

Ils continuèrent ainsi jusqu'à deux lieues de Krasnoé ; mais alors un mouvement singulier qui se passait devant eux fixa leurs regards distraits. Plusieurs des hommes débandés s'étaient arrêtés subitement. Ceux qui les suivaient, les atteignant, se groupaient autour d'eux ; d'autres déjà plus avancés, reculaient sur les premiers, ils s'attroupaient ; bientôt ce fut une masse. Alors le vice-roi, surpris, regarde autour de lui ; il s'aperçoit qu'il a devancé d'une heure de marche son corps d'armée, qu'il n'a près de lui qu'environ quinze cents hommes de tous grades, de toutes nations, sans organisation, sans chefs, sans ordre, sans armes prêtes ou propres pour un combat, et qu'il est sommé de se rendre.

Cette sommation vient d'être repoussée par une exclamation générale d'indignation ! Mais le parlementaire russe, qui s'est présenté seul, a insisté : « Napoléon et sa garde, a-t-il dit, sont battus ; « vingt mille Russes vous environnent ; vous n'avez « plus de salut que dans des conditions honorables, « et Miloradowitch vous les propose ! »

A ces mots, Guyon, l'un de ces généraux dont tous les soldats étaient morts ou dispersés, s'est élancé de la foule, et d'une voix forte s'est écrié : « Retournez promptement d'où vous venez ; allez, « dites à celui qui vous envoie que, s'il a vingt mille « hommes, nous en avons quatre-vingt mille ! » et le Russe, interdit, s'est retiré.

Un instant avait suffi pour cet événement, et déjà des collines à gauche de la route jaillissaient des éclairs et des tourbillons de fumée : une grêle d'obus et de mitraille balayait le grand chemin, et des têtes de colonnes menaçantes montraient leurs baïonnettes.

Le vice-roi eut un moment d'hésitation. Il lui répugnait de quitter cette malheureuse troupe ; mais enfin, lui laissant son chef d'état-major, il retourna à ses divisions pour les amener au combat, pour leur faire dépasser l'obstacle avant qu'il devînt insurmontable, ou pour périr : car ce n'était pas avec l'orgueil d'une couronne et de tant de victoires qu'on pouvait songer à se rendre.

Pendant Guillemint appelle à lui les officiers qui, dans cet attroupement, se trouvent mêlés avec les soldats. Plusieurs généraux, des colonels, un grand nombre d'officiers, en sortent et l'entourent ; ils se concertent, et, le proclamant leur chef, ils se partagent en pelotons tous ces hommes confondus en une seule masse, et qu'il était impossible de remuer.

Cette organisation se fit sous un feu violent. Des officiers supérieurs allèrent se placer fièrement dans les rangs et redevinrent soldats. Par une autre fierté quelques marins de la garde ne voulurent pour chef qu'un de leurs officiers, tandis que chacun des autres pelotons était commandé par un général. Jusque-là ils n'avaient eu que l'Empereur pour colonel ; près de périr ils soutenaient leur privilège, que rien ne leur faisait oublier, et qu'on respecta.

Tous ces braves gens, ainsi disposés, continuèrent leur marche vers Krasnoé ; et déjà ils avaient dépassé les batteries de Miloradowitch, quand celui-ci, lançant ses colonnes sur leurs flancs, les serra de si près qu'il les força de faire volte-face, et de choisir une position pour se défendre. Il faut le dire pour l'éternelle gloire de ces guerriers, ces quinze cents Français et Italiens, un contre dix, et n'ayant pour eux qu'une contenance décidée et quelques armes en état de faire feu, tinrent leurs ennemis en respect pendant une heure.

Mais le vice-roi et les restes de ses divisions ne paraissaient pas. Une plus longue résistance devenait impossible. Les sommations de mettre bas les armes se multipliaient. Pendant ces courtes suspensions on entendait le canon gronder au loin devant et derrière soi. Ainsi « toute l'armée était attaquée à la fois ; et de « Smolensk à Krasnoé ce n'était « qu'une bataille ! Si l'on voulait du secours, il « n'y en avait donc pas à attendre : il fallait l'aller « chercher ; mais de quel côté ? Vers Krasnoé « cela était impossible, on en était trop loin ; tout « portait à croire qu'on s'y battait. Il faudrait « d'ailleurs se remettre en retraite ; et ces Russes « de Miloradowitch, qui de leurs rangs criaient de « mettre bas les armes, on en était trop près pour « oser leur tourner le dos. Il valait donc bien mieux, « puisqu'on regardait Smolensk, puisque le prince « Eugène était de ce côté, se serrer en une seule « masse, bien lier tous ces mouvements, et, mar

« chant tête baissée, rentrer en Russie au travers  
« de ces Russes, rejoindre le vice-roi, puis tous en-  
« semble revenir, renverser Miloradowitch, et ga-  
« gner enfin Krasnoé. »

A cette proposition de leur chef, on répondit par un cri d'assentiment unanime. Aussitôt la colonne, serrée en masse, se précipita au travers de dix mille fusils et canons ennemis ; et d'abord ces Russes, saisis d'étonnement, s'ouvrent et laissent ce petit nombre de guerriers presque désarmés s'avancer jusqu'au milieu d'eux. Puis, quand ils comprennent leur résolution, soit admiration ou pitié, des deux côtés de la route que bordent les bataillons ennemis, ils crient aux nôtres de s'arrêter, ils les conjurent de se rendre ; mais on ne leur répond que par une marche décidée, un silence farouche, et la pointe des armes. Alors tous les feux russes éclatent à la fois, à bout portant, et la moitié de la colonne héroïque tombe blessée ou morte !

Le reste continua sans qu'un seul quittât le gros de sa troupe, qu'aucun Moscovite n'osa approcher ! Peu de ces infortunés revirent le vice-roi et leurs divisions qui s'avançaient. Alors seulement ils se désunirent. Ils coururent pour se jeter dans ces faibles rangs, qui s'ouvrirent pour les recevoir et les protéger.

Depuis une heure le canon des Russes les éclaircissait. En même temps qu'une moitié de leurs forces avait poursuivi Guillemot, et l'avait contraint à rétrograder, Miloradowitch, à la tête de l'autre moi-



tié, avait arrêté le prince Eugène. Sa droite était appuyée à un bois que protégeaient des hauteurs toutes garnies de canons ; sa gauche touchait à la grande route, mais plus en arrière, timidement, et en se refusant. Cette disposition avait dicté celle d'Eugène. La colonne royale, à mesure qu'elle était arrivée, s'était déployée à droite de cette route, sa droite plus en avant que sa gauche. Le prince mettait ainsi obliquement, entre lui et l'ennemi, le grand chemin qu'on se disputait. Chacune des deux armées l'occupait par sa gauche.

Les Russes, placés dans une position si offensive, s'y défendaient ; leurs boulets seuls attaquaient Eugène. Une canonnade, foudroyante de leur côté et presque nulle du nôtre, était engagée. Eugène, fatigué de leurs feux, se décide : il appelle la 14<sup>e</sup> division française, la dispose à gauche du grand chemin et lui montre la hauteur boisée où s'appuie l'ennemi, et qui fait sa principale force ; c'est le point décisif, le nœud de l'action, et, pour faire tomber le reste, il faut l'enlever. Il ne l'espérait pas ; mais cet effort fixerait de ce côté l'attention et les forces de l'ennemi, la droite de la grande route pourrait rester libre, et l'on essaierait d'en profiter.

Trois cents soldats, formés en trois troupes, furent les seuls qu'on put décider à monter à cet assaut. On vit ces hommes dévoués s'avancer résolument, contre des milliers d'ennemis, sur une position formidable. Une batterie de la garde italienne s'avança pour les protéger ; mais d'abord les batteries

russes la brisèrent, et leur cavalerie s'en empara.

Cependant les trois cents Français que déchire la mitraille, persévèrent ; et déjà ils atteignaient la position ennemie, quand soudain, des deux côtés du bois, débouchent au galop deux masses de cavalerie qui fondent sur eux, les écrasent, et les massacrent. Tous périrent, emportant avec eux tout ce qui restait de discipline et de courage dans leur division !

Ce fut alors que reparut le général Guilleminot. Dans une position si critique, que le prince Eugène, avec quatre milliers d'hommes affaiblis, restes de plus de quarante-deux mille, n'ait point désespéré, qu'il ait encore montré une contenance audacieuse, on le conçoit de ce chef ; mais que la vue de notre désastre et l'ardeur du succès n'aient inspiré aux Russes que des efforts indécis, et qu'enfin ils aient laissé la nuit terminer le combat, c'est ce qui fait encore aujourd'hui le sujet de notre étonnement. La victoire était si nouvelle pour eux, que, la tenant dans leurs mains, ils ne surent point en profiter : ils remirent au lendemain pour achever.

Mais le vice-roi s'apercevait que la plupart de ces Moscovites, attirés par ses démonstrations, s'étaient portés à la gauche de la route, et il attendait que la nuit, cette alliée du plus faible, eût enchaîné tous leurs mouvements. Alors laissant des feux de ce côté pour tromper l'ennemi, il s'en écarta, et, tout au travers des champs, il tourne, il dépasse en silence la gauche de la position de Miloradowitch,

pendant que, trop sûr de son succès, ce général y rêvait à la gloire de recevoir le lendemain l'épée du fils de Napoléon.

Au milieu de cette marche hasardeuse, il y eut un moment terrible. Dans l'instant le plus critique, quand ces hommes, restes de tant de combats, s'écoulaient, en retenant leur haleine et le bruit de leurs pas, le long de l'armée russe ; quand tout pour eux dépendait d'un regard ou d'un cri d'alarme, tout à coup la lune, sortant brillante d'un nuage épais, vint éclairer leurs mouvements. En même temps une voix russe éclate, leur crie d'arrêter, et leur demande qui ils sont. Ils se crurent perdus ! Mais Klisky, un Polonais, court à ce Russe, et lui parlant dans sa langue, sans se troubler : « Tais-toi, « malheureux ! lui dit-il à voix basse. Ne vois-tu « pas que nous sommes du corps d'Ouwarof, et que « nous allons en expédition secrète ? » Le Russe, trompé se tut.

Mais des cosaques accouraient à tous moments sur les flancs de la colonne, comme pour la reconnaître. Puis ils retournaient au gros de leur troupe. Plusieurs fois leurs escadrons s'avancèrent comme pour charger ; mais ils s'en tinrent toujours là, soit incertitude sur ce qu'ils voyaient, car on les trompa encore, soit prudence, car on s'arrêtait souvent en leur montrant un front déterminé.

Enfin, après deux heures d'une marche cruelle, on rejoignit la grande route ; et le vice-roi était déjà dans Krasnoé quand, le 17 novembre, Milora-

dowitch, descendant de ses hauteurs pour le saisir, ne trouvait plus sur le champ de bataille que des traîneurs, qu'aucun effort n'avait pu déterminer la veille à quitter leurs feux.

De son côté, l'Empereur, pendant toute la journée précédente, avait attendu le vice-roi. Le bruit de son combat l'avait ému. Un effort rétrograde pour percer jusqu'à lui avait été inutile, et la nuit, arrivant sans ce prince, avait augmenté l'inquiétude de son père adoptif. « Eugène et l'armée d'Italie, et ce long jour d'une attente à tous moments trompée, avaient-ils donc fini à la fois ? » Un seul espoir restait à Napoléon : c'est que le vice-roi, repoussé sur Smolensk, s'y serait réuni à Davout et à Ney, et que le lendemain tous les trois ensemble tenteraient un effort décisif.

Dans son anxiété, l'empereur rassemble les maréchaux qui lui restent : c'étaient Berthier, Bessières, Mortier, Lefebvre. Eux sont sauvés ; ils ont franchi l'obstacle ; la Lithuanie leur est ouverte ; ils n'ont qu'à continuer leur retraite ; mais abandonneront-ils leurs compagnons au milieu de l'armée russe ? Non sans doute ; et ils se décident à rentrer dans cette Russie pour les en sauver ou pour y succomber avec eux !

Cette détermination prise, Napoléon en prépara froidement les dispositions. De grands mouvements qui se manifestaient autour de lui ne l'ébranlèrent point. Ils lui montraient Kutusof s'avançant pour l'envelopper et le saisir lui-même dans Kras-

noé. Déjà même, dès la nuit précédente, celle du 15 au 16, il avait appris qu'Ojarowski, avec une avant-garde d'infanterie russe, l'avait dépassé, et qu'elle s'était établie à Maliewo, dans un village en arrière de sa gauche.

Le malheur l'irritant au lieu de l'abattre, il avait appelé Rapp, et s'était écrié : « Qu'il fallait partir « sur-le-champ. » Puis, rappelant aussitôt son aide de camp : « Mais non, avait-il repris. Que Roguet « et sa division marchent seuls ! Toi, reste ; je ne « veux pas que tu sois tué ici ; j'aurai besoin de « toi pour Dantzick ! »

Rapp, en allant porter cet ordre à Roguet, s'étonna de ce que son chef, entouré de quatre-vingt mille ennemis qu'il allait attaquer le lendemain avec neuf mille hommes, doutât assez peu de son salut pour songer à ce qu'il aurait à faire à Dantzick, dans une ville dont l'hiver, deux autres armées ennemies, la famine, et cent quatre-vingts lieues le séparaient.

L'attaque nocturne de Chirkowa et Maliewo réussit, Roguet jugea de la position des ennemis par la direction de leurs feux : ils occupaient deux villages liés par un plateau que défendait un ravin. Ce général dispose sa troupe en trois colonnes d'attaque : celles de droite et de gauche s'approcheront sans bruit, et le plus près possible de l'ennemi ; puis, au signal de charge, que lui-même va leur donner du centre, elles se précipiteront sur les Russes sans tirer, et à coups de baïonnette.

Aussitôt les deux ailes de la jeune garde engagèrent le combat. Pendant que les Russes, surpris et ne sachant où se défendre, flottaient de leur droite à leur gauche, Roguet, avec sa colonne, se rua brusquement sur leur centre et au milieu de leur camp, où il entra pêle-mêle avec eux. Ceux-ci divisés et en désordre, n'eurent que le temps de jeter la plupart de leurs grosses et petites armes dans un lac voisin, et de mettre le feu à leurs abris ; mais ces flammes au lieu de les préserver, ne firent qu'éclairer leur destruction.

Ce choc arrêta, pendant vingt-quatre heures, le mouvement de l'armée russe ; il donna à l'Empereur la possibilité de séjourner à Krasnoé, et au prince Eugène celle de l'y rejoindre pendant la nuit suivante. Napoléon reçut ce prince avec une joie vive ; mais bientôt il retomba dans une inquiétude d'autant plus grande pour Ney et Davout.

Autour de nous, le camp des Russes offrait un spectacle semblable à ceux de Vinkowo, de Malo-Iaroslavetz et de Viazma. Chaque soir, auprès de la tente du général, les reliques des saints moscovites, environnées d'un nombre infini de cierges, étaient exposées à l'adoration des soldats. Pendant que, suivant leur usage, chacun d'eux témoignait sa dévotion par une suite de signes de croix et de genuflexions mille fois répétées, des prêtres fanatisaient ces recrues par des exhortations qui paraîtraient ridicules et barbares à nos peuples civilisés.

On assure que le rapport d'un espion avait dé-

peint à Kutusof Krasnoé rempli d'une masse énorme de garde impériale, et que le vieux maréchal craignit de compromettre contre elle sa réputation. Mais le spectacle de notre détresse enhardit Bening-sen : ce chef d'état-major décida Strogonof, Galitzin et Miloradowitch, plus de cinquante mille Russes avec cent pièces de canon, à oser à la pointe du jour attaquer, malgré Kutusof, quatorze mille Français et Italiens affamés, affaiblis, et à demi gelés.

C'était là le danger dont Napoléon comprenait toute l'imminence. Il pouvait s'y soustraire ; le jour n'était point encore venu. Il était libre d'éviter ce funeste combat, de gagner rapidement, avec Eugène et sa garde, Orcha et Borizof ; là il se rallierait aux trente mille Français de Victor et d'Oudinot, à Dombrowski, à Régnier, à Schwartzenberg, à tous ses dépôts, et il pourrait encore, l'année suivante, paraître redoutable.

Le 17, avant le jour, il envoie ses ordres ; il s'arme, il sort, et lui-même, à pied, à la tête de sa vieille garde, il la met en mouvement. Mais ce n'est point vers la Pologne, son alliée, qu'il marche, ni vers cette France où il se retrouverait encore le chef d'une dynastie naissante et l'empereur de l'Occident. Il a dit, en saisissant son épée : « J'ai assez fait l'empereur, il est temps que je fasse le général ! » Et c'est au milieu de quatre-vingt mille ennemis qu'il retourne, qu'il s'enfonce pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davout et de Ney, et arracher

ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux.

Le jour parut alors, montrant d'un côté les bataillons et les batteries russes qui, de trois côtés, devant, à droite, et derrière nous, bordaient l'horizon ; et de l'autre, Napoléon et ses six mille gardes s'avancant d'un pas ferme, et s'allant placer au milieu de cette terrible enceinte. En même temps Mortier, à quelques pas devant son Empereur, développe en face de toute la grande armée russe les cinq mille hommes qui lui restent.

Leur but était de défendre le flanc droit de la grande route, depuis Krasnoé jusqu'au grand ravin, dans la direction de Stachowa. Un bataillon des chasseurs de la vieille garde, placé en carré comme un fort, auprès du grand chemin, servit d'appui à la gauche de nos jeunes soldats. A leur droite, dans les plaines de neige qui environnent Krasnoé, les restes de la cavalerie de la garde, quelques canons, et les douze cents chevaux de Latour-Maubourg, car depuis Smolensk le froid lui en avait tué ou dispersé cinq cents, tinrent la place des bataillons et des batteries qui manquaient à l'armée française.

L'artillerie du duc de Trévisé fut renforcée par une batterie commandée par Drouot, l'un de ces hommes doués de toute la force de la vertu, qui pensent que le devoir embrasse tout, et capables de faire simplement et sans efforts les plus nobles sacrifices !



Claparède resta dans Krasnoé : il y défendit, avec quelques soldats, les blessés, les bagages et la retraite. Le prince Eugène continua à se retirer vers Lyadi. Son combat de la veille et sa marche nocturne avaient achevé son corps d'armée : ses divisions avaient encore quelque ensemble, mais pour se traîner, pour mourir, et non pour combattre!

Cependant Roguet avait été rappelé de Maliewo sur le champ de bataille. L'ennemi poussait des colonnes au travers de ce village, et s'étendait de plus en plus au delà de notre droite pour nous environner. La bataille s'engage alors. Mais quelle bataille ! Il n'y avait plus là pour l'Empereur d'illuminations soudaines, d'inspirations subites, d'éclairs, ni rien de ces grands coups si imprévus par leur hardiesse, qui ravissent la fortune, arrachent la victoire, et dont il avait tant de fois décontenancé, étourdi, écrasé ses ennemis : tous leurs pas étaient libres, tous les nôtres enchaînés, et ce génie de l'attaque était réduit à se défendre !

Aussi est-ce là qu'on a bien vu que la renommée n'est point une ombre vaine ; que c'est une force réelle et doublement puissante, par l'inflexible fierté qu'elle porte à ses favoris et par les timides précautions qu'elle suggère à ceux qui osent l'attaquer. Les Russes n'avaient qu'à marcher en avant, sans manœuvres, sans feux même ; leur masse suffisait ; ils en eussent écrasé Napoléon et sa faible troupe ; mais ils n'osèrent l'aborder ! L'aspect du conquérant de l'Égypte et de l'Europe leur imposa !

Les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Friedland, une armée de victoires, semblèrent s'élever entre lui et tous ces Russes : on eût pu croire que, pour ces peuples soumis et superstitieux, une renommée si extraordinaire avait quelque chose de surnaturel ; qu'ils la jugeaient hors de leur portée, et qu'ils croyaient ne devoir l'attaquer et ne pouvoir l'atteindre que de loin ; qu'enfin, contre cette vieille garde, contre cette forteresse vivante, contre cette *colonne de granit*, comme son chef l'avait appelée, les hommes étaient impuissants, et que des canons pouvaient seuls la démolir !

Ils firent des brèches larges et profondes dans les rangs de Roguet et de la jeune garde ; mais ils tuèrent sans vaincre. Ces soldats nouveaux, dont la moitié n'avait point encore combattu, reçurent la mort pendant trois heures sans reculer d'un pas, sans faire un mouvement pour l'éviter, et sans pouvoir la rendre, leurs canons ayant été brisés, et les Russes se tenant hors de portée de leurs fusils.

Mais chaque instant renforçait l'ennemi et affaiblissait Napoléon. Le bruit du canon et Claparède l'avertissaient qu'en arrière de lui, et de Krasnoë Beningsen se rendait maître de la route de Lyadi et de sa retraite. L'est, le sud, l'ouest, étincelaient de feux ennemis ; on ne respirait que d'un seul côté qui restait encore libre, celui du nord et du Dnieper, vers une éminence, au pied de laquelle étaient le grand chemin et l'Empereur. On crut alors s'apercevoir qu'elle se couvrait de canons. Ils étaient

là sur la tête de Napoléon ; ils l'auraient écrasé à bout portant. On l'en avertit ; il y jeta un moment les yeux, et dit ces seuls mots : « Eh bien, qu'un bataillon de mes chasseurs s'en empare ! » Puis aussitôt, sans s'en occuper davantage, ses regards et son attention se retournèrent vers le péril de Mortier.

Alors enfin parut Davout au travers d'un nuage de cosaques, qu'il dissipait en marchant précipitamment. A la vue de Krasnoé, les troupes de ce maréchal se débandèrent, et coururent, à travers champs, pour dépasser la droite de la ligne ennemie, par derrière laquelle elles arrivaient. Davout et ses généraux ne purent les rallier qu'à Krasnoé.

Le premier corps était sauvé, mais on apprenait en même temps que notre arrière-garde ne pouvait plus se défendre dans Krasnoé ; que Ney était peut-être encore dans Smolensk, et qu'il fallait renoncer à l'attendre. Pourtant Napoléon hésitait : il ne pouvait se résoudre à ce grand sacrifice.

Mais enfin, comme tout allait périr, il se décide ; il appelle Mortier, et, lui serrant la main avec douceur, il lui dit : « Qu'il n'a plus un instant à perdre ; l'ennemi le déborde de toutes parts ; déjà Kutusof peut atteindre Lyadi, Orcha même, et le dernier pli du Borysthène avant lui ; il va donc s'y porter rapidement avec sa vieille garde, pour occuper ce passage. Davout relèvera Mortier ; mais tous deux doivent s'efforcer de tenir dans Krasnoé jusqu'à la nuit ; après quoi ils viendront le rejoindre. » Alors,

le cœur plein du malheur de Ney et du désespoir de l'abandonner; il s'éloigne lentement du champ de bataille, traverse Krasnoë, où il s'arrête encore, et se fait ensuite jour jusqu'à Lyadi.

Mortier voulut obéir, mais les Hollandais de la garde perdaient en ce moment, avec un tiers des leurs, un poste important qu'ils défendaient, et l'ennemi avait couvert aussitôt d'artillerie cette position qu'il venait de nous enlever. Roguet, se sentant écrasé de ses feux, crut pouvoir les éteindre. Un régiment qu'il poussa contre la batterie russe fut repoussé. Un second, le 1<sup>er</sup> de voltigeurs, parvint jusqu'au milieu des Russes. Deux charges de cavalerie ne l'ébranlèrent point. Il s'avancait encore, lorsque, tout déchiré par la mitraille, une troisième charge l'acheva : Roguet n'en put sauver que cinquante soldats et onze officiers !

Ce général avait perdu la moitié des siens ; il était deux heures, et pourtant il étonnait encore les Russes par une contenance inébranlable, lorsqu'enfin, s'enhardissant du départ de l'Empereur, ceux-ci devinrent si pressants, que la jeune garde, serrée de trop près, ne put bientôt plus ni tenir ni reculer.

Heureusement quelques pelotons, que rallia Davout, et l'apparition d'une autre troupe de ses traîneurs, attirèrent l'attention des Russes. Mortier en profite. Il ordonne aux trois mille hommes qui lui restent de se retirer, pas à pas, devant ces cinquante mille ennemis. « L'entendez-vous, soldats ! s'écrie le général Laborde, le maréchal

« ordonne le pas ordinaire ! Au pas ordinaire, « soldats ! » Et cette brave et malheureuse troupe, entraînant quelques-uns de ses blessés sous une grêle de balles et de mitraille, se retire lentement sur ce champ de carnage, comme sur un champ de manœuvre !

Quand Mortier eut mis Krasnoé entre lui et Beningsen il fut sauvé. L'ennemi ne coupait l'intervalle de cette ville à Lyadi que par le feu de ses batteries, qui bordaient le côté gauche de la grande route. Colbert et Latour-Maubourg, les continrent sur leurs hauteurs. Au milieu de cette marche, un accident bizarre fut remarqué : un obus entra dans le corps d'un cheval, y éclata, et le mit en pièces sans blesser son cavalier, qui tomba debout et continua.

Le lendemain on marcha avec hésitation. Les traîneurs impatients prirent les devants ; tous dépassèrent Napoléon ; ils le virent à pied, un bâton à la main, s'avancant péniblement, avec répugnance, et s'arrêtant à chaque quart d'heure, comme s'il ne pouvait s'arracher à cette vieille Russie, dont alors il dépassait la frontière, et où il laissait son malheureux compagnon d'armes.

Le soir on atteignit Dombrowna, ville de bois, et peuplée comme Lyadi ; spectacle nouveau pour cette armée, qui depuis trois mois ne voyait que des ruines. On était enfin hors de la vieille Russie, hors de ces déserts de neige et de cendres ; on entra dans un pays habité, ami, et dont on enten-

dait le langage. En même temps le ciel s'adoucit, le dégel commença, on reçut quelques vivres.

Ainsi l'hiver, l'ennemi, la solitude, et même, pour quelques-uns, les bivouacs et la famine, tout cessait à la fois ; mais il était trop tard. L'Empereur voyait son armée détruite ; à tout moment le nom de Ney s'échappait de sa bouche avec des exclamations de douleur ! Cette nuit surtout on l'entendit gémir et s'écrier, « que la misère de ses pauvres  
« soldats lui déchirait le cœur ! et pourtant qu'il  
« ne pouvait les secourir sans se fixer en quelque  
« lieu ; mais où pouvoir se reposer, sans munitions  
« de guerre ni de bouche, et sans canons ? Il n'était  
« plus assez fort pour s'arrêter ; il fallait donc ga-  
« gner Minsk le plus vite possible. »

Il parlait ainsi, quand un officier polonais accourut avec la nouvelle que cette Minsk, son magasin, sa retraite, son unique espoir, venait de tomber au pouvoir des Russes ! Tchitchakof y était entré le 16. Napoléon resta d'abord muet et comme frappé par ce dernier coup. Puis, s'élevant en proportion de son danger, il reprit froidement : « Eh bien ! il  
« ne nous reste plus qu'à nous faire jour avec nos  
« baïonnettes ! »

Mais pour joindre ce nouvel ennemi, qui avait échappé à Schwartzenberg, ou que Schwartzenberg avait peut-être laissé passer, car on ignorait tout, et pour échapper à Kutusof et à Wittgenstein il fallait traverser la Bérézina à Borizof. C'est pourquoi Napoléon envoie sur-le-champ (le 19 novembre,

de Dombrowna), à Dombrowski l'ordre de ne plus songer à combattre Hoertel, et d'occuper promptement ce passage. Il écrit au duc de Reggio de marcher rapidement sur ce point, et de courir reprendre Minsk ; le duc de Bellune couvrira sa marche. Ces ordres donnés, son agitation s'apaise, et son esprit, fatigué de souffrir, s'affaïsse.

Le jour était encore loin de paraître, lorsqu'un bruit singulier le tira de son assoupissement. Quelques-uns disent qu'on entendit d'abord quelques coups de feu, mais qu'ils étaient tirés par les nôtres pour faire sortir des maisons ceux qui s'y étaient abrités, et pour prendre leur place ; d'autres prétendent que, par un désordre trop fréquent dans nos bivouacs où l'on s'appelait à grands cris, le nom de *Hausanne*, d'un grenadier, ayant été tout à coup fortement prononcé au milieu d'un profond silence, on crut entendre le cri d'alerte *aux armes !* qui annonce une surprise et l'ennemi.

Quoi qu'il en soit, tous aussitôt virent et crurent voir les cosaques, et un grand bruit de guerre et d'épouvante environna Napoléon. Lui, sans s'émouvoir, dit à Rapp : « Allez voir ; ce sont sans doute quelques misérables cosaques qui en veulent à notre sommeil ! » Mais bientôt ce fut un tumulte complet d'hommes qui couraient pour combattre ou fuir, et qui, se rencontrant dans les ténèbres, se prenaient pour ennemis.

Napoléon crut un instant à une attaque sérieuse. Un cours d'eau encaissé traversait la ville ; il de-

mande si l'artillerie qui lui reste a été placée derrière ce ravin. On lui répond que ce soin a été négligé ; alors il court au pont, et lui-même fait passer promptement ses canons au delà de ce défilé.

Puis il revint à sa vieille garde, et s'arrêtant devant chaque bataillon : « Grenadiers, leur dit-il, « nous nous retirons sans avoir été vaincus par « l'ennemi, ne le soyons pas par nous-mêmes ! « Donnons l'exemple à l'armée ! Parmi vous plusieurs ont déjà abandonné leurs aigles, et même « leurs armes ! Ce n'est point aux lois militaires « que je m'adresserai pour arrêter ce désordre, « mais à vous seuls ! Faites-vous justice entre vous ! « C'est à votre honneur que je confie votre discipline ! »

Il fit haranguer de même ses autres troupes. Ce peu de mots suffirent à ces vieux grenadiers, qui peut-être n'en avaient pas besoin. Le reste les reçut avec acclamation ; mais une heure après, quand on se remit en marche, ils étaient oubliés. Quant à son arrière-garde, s'en prenant surtout à elle d'une si chaude alarme, il envoya porter à Davout des paroles de colère.

A Orcha on trouva des établissements de vivres assez abondants, un équipage de pont de soixante bateaux, avec tous ses agrès qui furent tous brûlés et trente-six canons attelés, qui furent distribués entre Davout, Eugène et Maubourg.

On revit là, pour la première fois, des officiers et des gendarmes chargés d'arrêter, sur les deux ponts



du Dnieper, la foule des traîneurs, pour leur faire rejoindre leurs drapeaux. Mais ces aigles, qui jadis promettaient tout, on les fuyait comme de sinistres augures !

Déjà le désordre avait son organisation : il s'y trouvait des hommes qui s'y étaient rendus habiles. Une foule immense s'amassa, et bientôt des misérables crièrent : « Voilà les cosaques ! » Leur but était de précipiter la marche de ceux qui les précédaient, et d'augmenter le tumulte. Ils en profitaient pour enlever les vivres et les manteaux des hommes qui n'étaient pas sur leurs gardes.

Les gendarmes, qui revoyaient cette armée pour la première fois depuis son désastre, étonnés de l'aspect de tant de misère, effrayés d'une si grande confusion, se découragèrent. On pénétra en tumulte sur cette rive alliée. Elle eût été livrée au pillage sans la garde et quelques centaines d'hommes qui restaient au prince Eugène.

Napoléon entra dans Orcha avec six mille gardes, restes de trente-cinq mille ! Eugène, avec dix-huit cents soldats, restes de quarante-deux mille ! Davout, avec quatre mille combattants, restes de soixante-dix mille !

Ce maréchal lui-même avait tout perdu : il était sans linge et exténué de faim. Il se jeta sur un pain, qu'un de ses compagnons d'armes lui offrit, et le dévora. On lui donna un mouchoir pour qu'il pût essuyer sa figure couverte de frimas. Il s'écriait : « Que des hommes de fer pouvaient seuls suppor-

« ter de pareilles épreuves ; qu'il y avait impossi-  
« bilité matérielle d'y résister ; que les forces hu-  
« maine savaient des bornes, qu'elles étaient toutes  
« dépassées ! »

C'était lui qui, le premier, avait soutenu la retraite jusqu'à Viazma. On le voyait encore, suivant son habitude, s'arrêter à tous les défilés, et y rester le dernier de son corps d'armée, renvoyant chacun à son rang, et luttant toujours contre le désordre. Il poussait ses soldats à insulter et à dépouiller de leur butin ceux de leurs compagnons qui jetaient leurs armes ; seul moyen de retenir les uns et de punir les autres. Néanmoins on a accusé son génie méthodique et sévère, si déplacé au milieu de cette confusion universelle, d'en avoir été trop étonné.

L'Empereur tenta vainement d'arrêter ce découragement. Seul, on l'entendait gémir sur les souffrances de ses soldats ; mais, au dehors, sur cela même, il voulait paraître inflexible. Il fit donc proclamer : « Que chacun eût à rentrer dans ses rangs ; que sinon il ferait arracher aux chefs leurs grades, et aux soldats leur vie ! »

Cette menace ne produisit ni bon ni mauvais effet sur des hommes devenus insensibles ou désespérés, fuyant, non le danger, mais la souffrance, et craignant moins la mort dont on les menaçait que la vie telle qu'on la leur offrait.

Mais l'assurance de Napoléon croissait avec le péril. A ses yeux, et au milieu de ces déserts de boue et de glace, cette poignée d'hommes était toujours

la Grande Armée, et lui, le conquérant de l'Europe ! et il n'y avait pas d'illusion dans cette apparente fermeté : on en fut certain, quand, dans cette ville même, on le vit brûler de ses propres mains tous ceux de ses vêtements qui pouvaient servir de trophées à l'ennemi, s'il succombait.

Là furent malheureusement consumés tous les papiers qu'il avait rassemblés pour écrire l'histoire de sa vie, car tel avait été son projet, quand il partit pour cette funeste guerre. Il était alors déterminé à s'arrêter vainqueur et menaçant sur cette Düna et ce Borysthène, qu'aujourd'hui il revoyait fuyant et désarmé ! Alors, l'ennui de six mois d'hiver qui l'auraient retenu sur ces fleuves, lui paraissait son plus grand ennemi ; et, pour le combattre, cet autre César y eût dicté ses commentaires !

Cependant tout était changé : deux armées ennemies lui coupaient la retraite. Il s'agissait de savoir au travers de laquelle il tenterait de se faire jour ; et, comme ces forêts lithuaniennes, où il allait s'enfoncer, lui étaient inconnues, il appela ceux des siens qui les avaient traversées pour arriver jusqu'à lui.

L'Empereur commença par leur dire « que le trop d'habitude des grands succès préparait souvent de grands revers ; mais qu'il n'était pas question de récriminer. » Puis il parla de la prise de Minsk ; et, convenant de l'habileté des manœuvres persévérantes de Kutusof sur son flanc droit, il déclara « qu'il voulait abandonner sa ligne d'opé-

« ration sur Minsk, se joindre aux ducs de Bellune  
« et de Reggio, passer sur le ventre à Wittgen-  
« tein, et regagner Vilna en tournant la Bérézina  
« par ses sources. »

Jomini combattit ce projet. Ce général suisse allé-  
gua la position de Wittgenstein dans de longs défi-  
lés. Sa résistance y pourrait être ou opiniâtre ou  
flexible, mais assez longue pour consommer notre  
perte. Il ajouta que, dans cette saison et dans un si  
grand désordre, un changement de route achève-  
rait de perdre l'armée ; qu'elle s'égarerait dans ces  
chemins de traverse, au milieu de forêts stériles  
et marécageuses ; il soutint que la grande route pou-  
vait seule lui conserver quelque ensemble. Boryzof  
et son pont sur la Bérézina étaient encore libres ;  
il suffisait de l'atteindre.

C'est alors qu'il affirma connaître l'existence d'un  
chemin qui, à la droite de cette ville, s'élève sur  
des ponts de bois, au travers des marais lithuaniens.  
Selon lui c'était le seul chemin qui pouvait conduire  
l'armée à Vilna par Zembin et Molodetchno, en  
laissant, à gauche, et Minsk, et sa route plus lon-  
gue d'une journée, et les cinquante ponts brisés  
qui la rendent impraticable, et Tchitchakof qui  
l'occupe. Ainsi l'on passerait entre les deux armées  
ennemies, en les évitant toutes deux.

L'Empereur fut ébranlé ; mais comme il répu-  
gnait à sa fierté d'éviter un combat, et qu'il ne  
voulait sortir de la Russie que par une victoire,  
il appelle le général du génie Dode. Du plus loin

qu'il le voit il lui crie « qu'il s'agit de fuir par Zem-  
« bin, ou d'aller vaincre Wittgenstein vers Smo-  
« liany ; » et, sachant que Dode arrivait de cette  
position, il lui demande si elle est attaquable.

Celui-ci répondit que Wittgenstein y occupait  
une hauteur qui commandait à toute cette contrée  
bourbeuse ; qu'il faudrait louvoyer à sa vue et à sa  
portée, en suivant les plis et replis que faisait la  
route, pour s'élever jusqu'au camp des Russes ;  
qu'ainsi notre colonne d'attaque prêterait longue-  
ment à leurs feux d'abord son flanc gauche, puis  
son flanc droit ; que cette position était donc  
inabordable de front, et que pour la tourner, il fau-  
drait rétrograder vers Vitepsk, et prendre un trop  
long circuit.

Alors Napoléon, vaincu dans cette dernière espé-  
rance de gloire, se décida pour Borizof. Il ordonna  
au général Eblé d'aller, avec huit compagnies de  
sapeurs et de pontonniers, assurer son passage sur  
la Bérézina, et à Jomini de lui servir de guide.

Toutes ses illusions étaient détruites. A Smolensk,  
où il était arrivé et d'où il était parti le premier, il  
avait plutôt encore appris que vu son désastre.  
A Krasnoé, où nos misères s'étaient déroulées suc-  
cessivement sous ses yeux, le péril avait été une  
distraction ; mais à Orcha, il put contempler à la  
fois et à loisir toute son infortune !

A Smolensk, trente mille combattants, cent cin-  
quante canons, le trésor, l'espoir de vivre et de res-  
pirer derrière la Bérézina, restaient encore. Ici

c'étaient à peine dix mille soldats, presque sans vêtements, sans chaussures, embarrassés dans une foule de mourants, quelques canons et un trésor pillé !

En cinq jours tout s'était aggravé : la destruction et la désorganisation avaient fait des progrès effrayants ! Minsk était pris. Ce n'était plus le repos, l'abondance qu'il retrouverait au delà de la Bérézina, mais de nouveaux combats contre une armée nouvelle. Enfin la défection de l'Autriche semblait être déclarée, et peut-être était-elle un signal donné à toute l'Europe !

Napoléon ignorait même s'il pourrait atteindre à Borizof le nouveau danger que les hésitations de Schwartzenberg paraissaient lui avoir préparé. On a vu qu'une troisième armée russe, celle de Wittgenstein, menaçait à sa droite l'intervalle qui le séparait de cette ville ; qu'il lui avait opposé le duc de Bellune, et avait ordonné à ce maréchal de retrouver l'occasion manquée le 1<sup>er</sup> novembre, et de reprendre l'offensive.

Victor avait obéi ; et le 14, le même jour où Napoléon était sorti de Smolensk, ce maréchal et le duc de Reggio avaient fait replier les premiers postes de Wittgenstein vers Smoliany, préparant par ce combat une bataille qu'ils étaient convenus de livrer le lendemain.

Les Français étaient trente mille contre quarante mille. Là, comme à Viazma, c'était assez de soldats, s'ils n'avaient pas eu trop de chefs.

Leurs maréchaux s'entendirent mal. Victor voulait manœuvrer sur l'aile gauche ennemie, déborder Wittgenstein avec les deux corps français en marchant par Botscheikowo sur Kamen, et de Kamen, par Pouichma, sur Bérésino. Oudinot désapprouva ce projet avec aigreur, disant que ce serait se séparer de la Grande Armée, qui nous appelait à son secours.

Ainsi l'un des chefs voulant manœuvrer, et l'autre attaquer de front, on ne fit ni l'un ni l'autre. Oudinot se retira pendant la nuit à Czéréia ; et Victor, s'apercevant au point du jour de cette retraite, fut obligé de la suivre.

Il ne s'arrêta qu'à une journée de la Lukolm, vers Senno, où Wittgenstein l'inquiéta peu. Mais enfin le duc de Reggio allait recevoir l'ordre, daté de Dombrowna, qui le dirigeait sur Minsk, et Victor allait rester seul devant le général russe. Il se pouvait qu'alors celui-ci reconnût sa supériorité ; et l'Empereur, dans Orcha, où il voit, le 20 novembre, son arrière-garde perdue, son flanc gauche menacé par Kutusof, et sa tête de colonne arrêtée à la Bérézina par l'armée de Volhinie, apprend que Wittgenstein et quarante mille autres ennemis, bien loin d'être battus et repoussés, sont prêts à fondre sur sa droite, et qu'il faut qu'il se hâte.

Mais Napoléon se décide lentement à quitter le Borysthène. Il lui semble que ce serait abandonner encore une fois le malheureux Ney, et renoncer pour toujours à cet intrépide compagnon d'armes. Là comme à Liady et à Dombrowna, à chaque instant

du jour et de la nuit il appelle, il envoie demander si l'on n'a rien appris de ce maréchal; mais rien de son existence ne transpire au travers de l'armée russe : voilà quatre jours que dure ce silence de mort; et pourtant l'Empereur espère toujours !

Enfin, forcé le 20 novembre de quitter Orcha, il y laisse encore Eugène, Mortier et Davout, et s'arrête à deux lieues de là, demandant Ney, l'attendant encore. C'était une même douleur dans toute l'armée, dont alors Orcha contenait les restes. Dès que les soins les plus pressants laissèrent un instant de repos, toutes les pensées, tous les regards se tournèrent vers la rive russe. On écoutait si quelque bruit de guerre n'annoncerait pas l'arrivée de Ney, ou plutôt ses derniers soupirs ; mais l'on ne voyait que des ennemis, qui déjà menaçaient les ponts du Borysthène ! L'un des trois chefs voulut alors les détruire ; les autres s'y opposèrent : c'eût été se séparer encore plus de leur compagnon d'armes, convenir qu'ils désespéraient de le sauver, et, consternés d'une si grande infortune, ils ne pouvaient s'y résigner.

Mais enfin avec cette quatrième journée finit l'espoir. La nuit n'amena qu'un repos fatigant. On s'accusait du malheur de Ney, comme s'il eût été possible d'attendre plus longtemps le troisième corps dans les plaines de Krasnoé, où il eût fallu combattre vingt-huit heures de plus, quand il ne restait de forces et de munitions que pour une heure.

Déjà, comme dans toutes les pertes cruelles, on



s'attachait aux souvenirs. Davout avait quitté le dernier l'infortuné maréchal, et Mortier et le vice-roi lui demandaient quelles avaient été ses dernières paroles. Dès les premiers coups de canon tirés le 15 sur Napoléon, Ney avait voulu que sur-le-champ on évacuât Smolensk à la suite du vice-roi ; Davout s'y était refusé, objectant les ordres de l'Empereur et l'obligation de détruire les remparts de la ville. Ces deux chefs s'étaient irrités, et, Davout, persévérant à demeurer jusqu'au lendemain, Ney, chargé de fermer la marche, avait été forcé de l'attendre.

Il est vrai que, le 16, Davout l'avait fait prévenir de son danger ; mais alors Ney, soit qu'il eût changé d'avis, soit irritation contre Davout, lui avait fait répondre « que tous les cosaques de l'univers ne  
« l'empêcheraient pas d'exécuter ses instruc-  
« tions ! »

Ces souvenirs et toutes les conjectures épuisées, on retombait dans un plus triste silence, quand soudain l'on entendit le pas de quelques chevaux, puis ce cri de joie : « Le maréchal Ney est sauvé, « il reparaît, voici des cavaliers polonais qui l'an-  
« noncent ! » En effet un de ses officiers accourait : il nous apprit que le maréchal s'avancait par la rive droite du Borysthène, et qu'il demandait du secours.

La nuit commençait ; Davout, Eugène, et le duc de Trévise n'avaient que sa courte durée pour ranimer et réchauffer leurs soldats, jusque-là toujours au

bivouac. Pour la première fois, depuis Moscou, ces malheureux avaient reçu des vivres suffisants ; ils allaient les préparer et se reposer chaudement et à couvert ; comment leur faire reprendre leurs armes et les arracher à leurs asiles pendant cette nuit de repos, dont ils commencent à goûter la douceur inexprimable ? Qui leur persuadera de l'interrompre pour retourner sur leurs pas, et rentrer dans les ténèbres et les glaces russes ?

Eugène et Mortier se disputèrent ce dévouement. Le premier ne l'emporta qu'en se réclamant de son rang suprême. Les abris et les distributions avaient produit ce que les menaces n'avaient pu faire ; les traîneurs s'étaient ralliés. Eugène retrouva quatre mille hommes ; au nom du danger de Ney tous marchèrent, mais ce fut leur dernier effort !

Ils s'avancèrent dans l'obscurité, par des chemins inconnus, et firent au hasard deux lieues, s'arrêtant à chaque moment pour écouter. Déjà l'anxiété augmentait. S'était-on égaré ? Était-il trop tard ? Leurs malheureux compagnons avaient-ils succombé ? Était-ce l'armée russe triomphante qu'on allait rencontrer ? Dans cette incertitude, le prince Eugène fit tirer quelques coups de canon. On crut alors entendre sur cette mer de neige des signaux de détresse : c'étaient ceux du troisième corps qui, n'ayant plus d'artillerie, répondaient au canon du quatrième par des feux de pelotons.

Les deux corps se dirigèrent aussitôt l'un sur l'autre. Les premiers qui s'aperçurent furent Ney et

Eugène ; il accoururent, Eugène plus précipitamment, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ! Eugène pleurait, Ney laissait échapper des accès de colère ! L'un, heureux, attendri, exalté de l'héroïsme guerrier que son héroïsme chevaleresque venait recueillir ; l'autre encore tout échauffé du combat, irrité des dangers que l'honneur de l'armée avait courus dans sa personne, et s'en prenant à Davout, qu'il accusait à tort de l'avoir abandonné.

Quelques heures après, quand celui-ci voulut s'en excuser, il n'en put tirer qu'un regard rude et ces mots : « Moi, monsieur le maréchal, je ne vous re-  
« proche rien ; Dieu nous voit et nous juge ! »

Cependant, dès que les deux corps s'étaient reconnus, ils n'avaient plus gardé de rangs. Soldats, officiers, généraux, tous avaient couru les uns vers les autres. Ceux d'Eugène, serraient les mains à ceux de Ney ; ils les touchaient avec une joie mêlée d'étonnement et de curiosité, et les pressaient contre leur sein avec une tendre pitié ! Les vivres, l'eau-de-vie qu'ils viennent de recevoir, ils les leur prodiguent ; ils les accablent de questions. Puis, tous ensemble, ils marchent vers Orcha, tous impatients, ceux d'Eugène d'entendre, ceux de Ney de raconter !

Ils dirent comment, le 17 novembre ils étaient sortis de Smolensk avec douze canons, six mille baïonnettes et trois cents chevaux, en y abandonnant cinq mille malades à la discrétion de l'ennemi ; et que, sans le bruit du canon de Platof et l'explo-

sion des mines, leur maréchal n'eût jamais pu arracher aux décombres de cette ville sept mille traîneurs, sans armes, qui s'y étaient abrités. Ils racontent quels furent les soins de leur chef pour les blessés, pour les femmes, pour les enfants, et que cette fois encore le plus brave a été le plus humain !

Aux portes de la ville une action infâme les a frappés d'une horreur qui dure encore. Une mère a abandonné son fils âgé de cinq ans : malgré ses cris et ses pleurs, elle l'a repoussé de son traîneau trop chargé ! Elle-même criait d'un air égaré « qu'il n'avait jamais vu la France ! qu'il ne la regretterait pas ! qu'elle, elle connaissait la France ! qu'elle voulait revoir la France ! » Deux fois Ney a fait replacer l'infortuné dans les bras de sa mère, deux fois elle l'a rejeté sur la neige glacée !

Mais ils n'ont point laissé sans punition ce crime solitaire au milieu de mille dévouements d'une tendresse sublime : cette femme dénaturée a été abandonnée sur cette même neige, d'où l'on a relevé sa victime pour la confier à une autre mère ; et ils montraient dans leurs rangs cet orphelin, que depuis on revit encore à la Bérézina, puis à Vilna, même à Kowno, et enfin qui échappa à toutes les horreurs de la retraite.

Cependant les officiers d'Eugène pressent ceux de Ney de leurs questions ; ceux-ci poursuivent : ils se montrent avec leur maréchal, s'avançant vers Krasnoé, tout au travers de nos immenses débris, traînant après eux une foule désolée, et précédés

par une autre foule dont la faim hâte le pas :

Ils racontent comment ils ont trouvé le fond de chaque ravin rempli de casques, de schakos, de coffres enfoncés, d'habillements épars, de voitures et de canons, les uns renversés, les autres encore attelés de chevaux abattus, expirants et à demi dévorés ; comment vers Korithnya, à la fin de leur première journée, une violente détonation, et, sur leurs têtes, le sifflement de plusieurs boulets leur ont fait croire au commencement d'un combat. Cette décharge partait devant et tout près d'eux, sur la route même, et pourtant ils n'apercevaient point d'ennemis. Ricard et sa division se sont avancés pour les découvrir ; mais ils n'ont trouvé, dans un pli de la route, que deux batteries françaises, abandonnées avec leurs munitisons et, dans les champs voisins, une bande de misérables cosaques fuyant, effrayés de l'audace qu'ils avaient eue d'y mettre le feu, et du bruit qu'ils avaient fait.

Alors ceux de Ney s'interrompent pour demander à leur tour ce qui s'est passé, quel est donc ce découragement universel, et pourquoi l'on a abandonné à l'ennemi des armes tout entières. N'avait-on pas eu le temps d'enclouer les pièces, ou du moins de gâter leurs approvisionnements ?

Jusque-là cependant ils n'avaient, disaient-ils, rencontré que les traces d'une marche désastreuse. Mais le lendemain tout a changé, et ils conviennent de leurs sinistres pressentiments, quand ils sont arrivés à cette neige rouge de sang, parsemée d'ar-

mes en pièces et de cadavres mutilés. Les morts marquaient encore les rangs, les places de bataille ; ils se les sont montrés réciproquement. Là avait été la 14<sup>e</sup> division : voilà encore, sur les plaques de ses schakos brisés, les numéros de ses régiments. Là fut la garde italienne : voilà ses morts, ils en ont reconnu les uniformes ! Mais où sont ses restes vivants ? Et ce terrain sanglant, toutes ces formes inanimées, ce silence immobile et glacé du désert et de la mort, ils les ont interrogés vainement : ils n'ont pu pénétrer ni dans le sort de leurs compagnons, ni dans celui qui les attendait eux-mêmes.

Ney les a entraînés rapidement par-dessus toutes ces ruines, et ils se sont avancés, sans obstacle, jusqu'à cet endroit où la route plonge dans un profond ravin, d'où elle s'élève ensuite sur un large plateau. C'était celui de Katova, et ce même champ de bataille, où, trois mois plus tôt, dans leur marche triomphale, ils avaient vaincu Newerowskoï, et salué Napoléon avec les canons conquis la veille sur les ennemis. Ils ont, disent-ils, reconnu ce terrain, malgré la neige qui le défigurait.

Alors ceux de Mortier s'écrient « que c'était « donc aussi cette même position où l'Empereur « et eux les avaient attendus le 17, en combat- « tant ! » Eh bien, reprennent ceux de Ney, Kutusof, ou plutôt Miloradowitch, avait pris la place de Napoléon, car le vieillard russe n'avait point encore quitté Dobroé.

Déjà leurs hommes débandés rétrogradaient en

leur montrant ces plaines de neige toutes noires d'ennemis, quand un Russe, se détachant des siens, a descendu la colline : il s'est présenté seul devant leur maréchal, et, soit affectation de civilisation, soit respect pour le malheur de leur chef, ou crainte de son désespoir, il a enveloppé de termes adulateurs l'injonction de se rendre !

« C'est Kutusof qui l'a envoyé. Ce feld-maréchal  
 « n'oserait faire une si cruelle proposition à un si  
 « grand général, à un guerrier si renommé, s'il lui  
 « restait une seule chance de salut. Mais quatre-  
 « vingt mille Russes sont devant et autour de lui,  
 « et, s'il en doute, Kutusof lui offre d'envoyer par-  
 « courir ses rangs, et compter ses forces. »

Le Russe n'avait point achevé, que tout à coup quarante décharges de mitraille, partant de la droite de son armée, viennent, en déchirant l'air et nos rangs, l'interdire et lui couper la parole. En même temps un officier français s'élance sur lui, comme sur un traître, pour le tuer, et tout à la fois Ney, qui retient ce transport, se livrant au sien, lui crie :  
 « Un maréchal ne se rend point ; on ne parle  
 « pas sous le feu ; vous êtes mon prisonnier ! »  
 Et le malheureux officier désarmé est resté exposé aux coups des siens. Il n'a été relâché qu'à Kowno, après vingt-six jours, ayant partagé toutes nos douleurs, libre d'y échapper, mais enchaîné par sa parole.

En même temps l'ennemi redouble ses feux, et ils disent qu'alors toutes ces collines, il n'y a qu'un ins-

tant froides et silencieuses, sont devenues des volcans en éruption ; mais que Ney s'en est exalté ! Puis, s'enthousiasmant chaque fois que le nom de leur maréchal revient dans leurs discours, ils ajoutent qu'au milieu de tous ces feux, cet homme de feu semblait être dans l'élément qui lui était propre !

Kutusof ne l'a point trompé. On voit, d'un côté, quatre-vingt mille hommes, des rangs entiers, pleins, profonds, bien nourris, des lignes redoublées, de nombreux escadrons, une artillerie immense sur une position formidable, enfin tout, et la Fortune, qui à elle seule tient lieu de tout ; de l'autre côté, cinq mille soldats, une colonne traînante, morcelée, une marche incertaine, languissante, des armes incomplètes, sales, la plupart muettes et chancelantes dans des mains affaiblies !

Et cependant le général français n'a songé ni à se rendre, ni même à mourir, mais à percer, à se faire jour, et cela sans penser qu'il tente un effort sublime ! Seul, et ne s'appuyant sur rien, quand tout s'appuyait sur lui, il a suivi l'impulsion de sa nature forte, et cet orgueil d'un vainqueur à qui l'habitude des succès invraisemblables a fait croire tout possible !

Ce qui les étonnait le plus, c'est qu'ils eussent été si dociles, car tous ont été dignes de lui ; et ils ajoutent que c'est là qu'ils ont bien vu que ce ne sont pas seulement les grandes opiniâtrés, les grands desseins, les grandes témérités qui font le



grand homme, mais surtout cette puissance d'y entraîner les autres !

Ricard et ses quinze cents soldats étaient en tête ; Ney les lance contre l'armée ennemie, et dispose le reste pour les suivre. Cette division plonge avec la route dans le ravin, en ressort avec elle, et y retombe écrasée par la première ligne russe.

Le maréchal, sans s'étonner ni permettre qu'on s'étonne, en rassemble les restes, les forme en réserve et s'avance à leur place ; Ledru, Razout et Marchand le secondent. Il ordonne à quatre cents Illyriens de prendre en flanc gauche l'armée ennemie ; et lui-même, avec trois mille hommes, il monte de front à cet assaut ! Il n'a point harangué ; il marche, donnant l'exemple, qui, dans un héros, est de tous les mouvements oratoires le plus éloquent, et de tous les ordres le plus impérieux ! Tous l'ont suivi. Ils ont abordé, enfoncé, renversé la première ligne russe, et, sans s'arrêter, ils se précipitaient sur la seconde, mais, avant de l'atteindre, une pluie de fer et de plomb est venue les assaillir. En un instant Ney a vu tous ses généraux blessés, la plupart de ses soldats morts ; leurs rangs sont vides, leur colonne déformée tourbillonne ; elle chancelle, recule et l'entraîne.

Ney reconnaît qu'il a tenté l'impossible, et il attend que la fuite des siens ait mis entre eux et l'ennemi le ravin, qui désormais est sa seule ressource. Là, sans espoir et sans crainte, il les arrête et les reforme. Il range deux mille hommes contre

quatre-vingt mille ; il répond au feu de deux cents bouches avec six canons, et fait honte à la Fortune d'avoir pu trahir un si grand courage !

Mais alors ce fut elle sans doute qui frappa Kutusof d'inertie. A leur extrême surprise, ils ont vu ce Fabius russe, outré comme l'imitation, s'obstinant dans ce qu'il appelait son humanité, sa prudence, rester sur ses hauteurs avec ses vertus pompeuses, sans se laisser, sans oser vaincre, et comme étonné de sa supériorité. Il voyait Napoléon vaincu par sa témérité, et il fuyait ce défaut jusqu'au vice contraire !

Il ne fallait pourtant qu'un emportement d'indignation d'un seul des corps russes pour en finir ; mais tous ont craint de faire un mouvement décisif : ils sont restés attachés à leur glèbe avec une immobilité d'esclaves, comme s'ils n'avaient eu d'audace que dans leur consigne, et d'énergie que leur obéissance.

Ils avaient été longtemps incertains, ignorant quel ennemi ils combattaient ; car ils avaient cru que de Smolensk Ney avait fui par la rive droite du Dnieper, et ils se trompaient, comme il arrive souvent, parce qu'ils supposaient que leur ennemi avait fait ce qu'il aurait dû faire.

En même temps les Illyriens étaient revenus tout en désordre ; ils avaient eu un étrange moment. Ces quatre cents hommes, en s'avancant sur le flanc gauche de la position ennemie, avaient rencontré cinq mille Russes qui revenaient d'un com-

bat partiel avec une aigle française et plusieurs de nos soldats prisonniers.

Ces deux troupes ennemies, l'une retournant à sa position, l'autre allant l'attaquer, s'avançaient dans la même direction et se côtoyaient en se mesurant des yeux, sans qu'aucune d'elles osât commencer le combat. Elles marchaient si près l'une de l'autre, que du milieu des rangs russes, les Français prisonniers tendaient les mains aux leurs en les conjurant de venir les délivrer. Ceux-ci leur criaient de venir à eux, qu'ils les recevraient et les défendraient ; mais personne ne fit le premier pas. Ce fut alors que Ney, culbuté, entraîna tout.

Cependant Kutusof, plus confiant dans ses canons que dans ses soldats, ne cherchait à vaincre que de loin. Ses feux couvraient tellement tout le terrain occupé par les Français, que le même boulet qui renversait un homme du premier rang, allait tuer sur les dernières voitures les femmes fugitives de Moscou.

Sous cette grêle meurtrière, les soldats de Ney, étonnés, immobiles, regardaient leur chef, attendant sa décision pour se croire perdus, espérant sans savoir pourquoi, ou plutôt, suivant la remarque d'un de leurs officiers, parce qu'au milieu de ce péril extrême ils voyaient son âme tranquille et calme comme une chose à sa place. Sa figure était devenue silencieuse et recueillie : il observait l'armée ennemie, qui, défiante depuis la ruse du prince Eugène, s'étendait au loin sur ses flancs pour lui fermer toute voie de salut.

La nuit commençait à confondre les objets : l'hiver, en cela seulement favorable à notre retraite, l'amenait alors promptement. Ney l'avait attendue ; mais il ne profite de ce sursis que pour donner l'ordre aux siens de retourner vers Smolensk. Tous disent qu'à ces mots ils sont demeurés glacés d'étonnement. Son aide de camp lui-même n'en a pu croire ses oreilles : il est resté muet, ne comprenant pas, et fixant son chef d'un air interdit. Mais le maréchal a répété le même ordre ; à son accent bref et impérieux, ils ont reconnu une résolution prise, une ressource trouvée, cette confiance en soi qui en inspire aux autres, et, quelque critique que soit sa position, un esprit qui la domine. Alors ils ont obéi, et, sans hésiter, ils ont tourné le dos à leur armée ; à Napoléon, à la France ! ils sont rentrés dans cette funeste Russie. Leur marche rétrograde a duré une heure ; ils ont revu le champ de bataille marqué par les restes de l'armée d'Italie ; là ils se sont arrêtés, et leur maréchal, resté seul à l'arrière-garde, les a rejoints.

Ils suivaient des yeux tous ses mouvements. Qu'allait-il faire ? Et, quel que soit son dessein, où dirigera-t-il ses pas, sans guide, dans un pays inconnu ? Mais lui, avec cet instinct guerrier, s'est arrêté au bord d'un ravin assez considérable pour qu'un ruisseau en dût marquer le fond. Il en fait écarter la neige et briser la glace. Alors, consultant son cours, il s'écrie : « Que c'est un affluent du « Dnieper ! que voilà notre guide ! qu'il faut le

« le suivre! qu'il va nous mener au fleuve, nous le franchirons ! notre salut est sur son autre rive ! » Il marche aussitôt dans cette direction.

Toutefois, à peu de distance du grand chemin qu'il vient d'abandonner, il s'arrête encore dans un village ; son nom, ils l'ignorent : ils croient que ce fut Fomina, ou plutôt Danikowa. Là il a rallié ses troupes et fait allumer des feux comme pour s'y établir. Des cosaques, qui le suivaient, l'en ont cru sur parole, et sans doute qu'ils ont envoyé avertir Kutusof du lieu où le lendemain un maréchal français lui rendrait ses armes, car bientôt leur canon s'est fait entendre.

Ney a écouté : « Est-ce enfin Davout, s'est-il écrié, qui se souvient de moi ? » Et il écoute encore. Mais des intervalles égaux séparaient les coups : c'était une salve. Alors persuadé que dans le camp des Russes on triomphe d'avance de sa captivité, il jure de faire mentir leur joie, et se remet en marche.

En même temps ses Polonais fouillaient tout le pays. Un paysan boiteux fut le seul habitant qu'ils purent découvrir ; ce fut un bonheur inespéré. Il annonça que le Dnieper n'était qu'à une lieue, mais qu'il n'était point guéable, et ne devait pas être gelé. « Il le sera ! » répond le maréchal ; et sur ce qu'on lui objectait le dégel qui commençait, il ajouta : « Qu'il n'importait, qu'on passerait, parce qu'il n'y avait que cette ressource ! »

Enfin, vers huit heures, on traversa un village,

le ravin finit, et le moujik boiteux, qui marchait en tête, s'arrêta en montrant le fleuve. Ils supposent que ce fut entre Syrokorénie et Gusinoé. Ney et les premiers qui le suivaient accoururent. Le fleuve était pris, il portait : le cours des glaçons, que jusque-là il charriait, contrarié par un brusque contour de ses rives, s'était suspendu ; l'hiver avait achevé de le glacer, et c'était sur ce point seulement ; au-dessus et au-dessous sa surface était mobile encore !

Cette observation fit succéder au premier mouvement de bonheur, de l'inquiétude. Le fleuve ennemi pouvait n'offrir qu'une perfide apparence. Un officier se dévoua : on le vit arriver difficilement à l'autre bord. Il revint annoncer que les hommes, et peut-être quelques chevaux, passeraient, qu'il faudrait abandonner le reste, et se presser, la glace commençant à se dissoudre par le dégel.

Mais, dans ce mouvement nocturne, silencieux, à travers champs, d'une colonne composée d'hommes affaiblis, de blessés et de femmes avec leurs enfants, on n'avait pu marcher assez serré pour ne pas se distendre, se désunir, et perdre, dans l'obscurité, la trace les uns des autres. Ney s'aperçut qu'il n'avait avec lui qu'une partie des siens ; néanmoins il pouvait toujours passer l'obstacle, assurer par là son salut, attendre à l'autre rive. L'idée ne lui en vint pas ; quelqu'un l'eut pour lui, il la repoussa ! Il donna trois heures au ralliement ; et, sans se laisser agiter par l'impatience et le péril

de l'attente, on le vit s'envelopper dans son manteau, et ces trois heures si dangereuses, les passer à dormir profondément sur le bord du fleuve : tant il avait ce tempérament des grands hommes, une âme forte dans un corps robuste, et cette santé vigoureuse sans laquelle il n'y a guère de héros !

Enfin, vers minuit, le passage a commencé, mais les premiers qui s'éloignent du bord avertissent que la glace plie sous eux, qu'elle s'enfoncé, qu'ils marchent dans l'eau jusqu'au genoux ; et bientôt on entend ce frêle appui se fendre avec des craquements effroyables, qui se prolongent au loin comme dans une débâcle. Tous s'arrêtent consternés !

Ney ordonne de ne passer qu'un à un ; et l'on s'avance avec précaution, ne sachant quelquefois, dans l'obscurité, si l'on va poser le pied sur les glaçons ou dans quelque intervalle ; car il y eut des endroits où il fallut franchir de larges crevasses, sauter d'une glace à l'autre, au risque de tomber entre deux et de disparaître pour jamais. Les premiers hésitèrent, mais on leur cria par derrière de se hâter.

Lorsqu'enfin, après plusieurs de ces cruelles douleurs, on atteignit l'autre bord et qu'on se crut sauvé, un escarpement à pic, tout couvert de verglas, s'opposa à ce qu'on prit terre. Beaucoup furent rejetés sur la glace qu'ils brisèrent en tombant, ou dont ils furent brisés. A les entendre, ce fleuve et cette rive russes semblaient ne s'être prêtés qu'à regret, par surprise, et comme forcément, à leur salut !

Mais ce qu'ils redisaient avec horreur, c'était le trouble et l'égarément des femmes et des malades, quand il fallut abandonner dans les bagages les restes de leur fortune, leurs vivres, enfin toutes leurs ressources contre le présent et l'avenir ! Ils les ont vus se pillant eux-mêmes, choisir, rejeter, reprendre, et tomber d'épuisement et de douleur sur la rive glacée du fleuve. Ils frémissaient encore au souvenir du cruel spectacle de tant d'hommes épars sur cet abîme, du retentissement continu des chutes, des cris de ceux qui s'enfonçaient, et surtout des pleurs et du désespoir des blessés qui, de leurs chariots, qu'on n'osait risquer sur ce frêle appui, tendaient les mains à leurs compagnons, en leur suppliant de ne pas les abandonner.

Leur chef voulut alors tenter le passage de quelques voitures chargées de ces malheureux ; mais, au milieu du fleuve, la glace s'affaissa et s'entr'ouvrit. On entendit de l'autre bord sortir du gouffre d'abord des cris d'angoisse déchirants et prolongés, puis des gémissements entrecoupés et affaiblis, puis un affreux silence : tout avait disparu !

Ney fixait l'abîme d'un regard consterné, quand, au travers des ombres, il crut voir un objet remuer encore : c'était un de ces infortunés, un officier, nommé Briqueville, qu'une profonde blessure à l'aine empêchait de se relever. Un plateau de glace l'avait soulevé. Bientôt on l'aperçut distinctement, qui, de glaçons en glaçons, se traînait sur les genoux



et sur les mains et se rapprochait. Ney lui-même le recueillit et le sauva !

Depuis la veille, quatre mille traîneurs et trois mille soldats étaient ou morts ou égarés ; les canons et tous les bagages perdus ; à peine restait-il à Ney trois mille combattants et autant d'hommes débandés. Enfin, quand tous ces sacrifices ont été consommés, et tout ce qui avait pu passer réuni, ils ont marché, et le fleuve dompté est devenu leur allié et leur guide.

On s'avancait au hasard et avec incertitude, lorsque l'un d'eux, en tombant, reconnut une route frayée. Elle ne l'était que trop, car ceux qui étaient en tête, se baissant, et ajoutant à leurs regards leurs mains, s'arrêtèrent effrayés, s'écriant « qu'ils voyaient des traces toutes fraîches d'une grande quantité de canons et de chevaux ! » Ils n'avaient donc évité une armée ennemie que pour tomber au milieu d'une autre ! Lorsqu'à peine ils peuvent marcher, il faudra donc encore combattre ! La guerre est donc partout ! Mais Ney les poussa en avant, et, sans s'émouvoir, il se livra à ces traces menaçantes.

Elles le conduisirent à un village, celui de Gusinoé, où ils entrèrent brusquement ; tout y fut saisi : on y trouva tout ce qui manquait, depuis Moscou, habitants, vivres, repos, demeures chaudes, et une centaine de cosaques qui se réveillèrent prisonniers. Leurs rapports et la nécessité de se refaire pour continuer, y arrêtèrent Ney quelques instants,

Vers dix heures on avait atteint deux autres villages et l'on s'y reposait, quand soudain l'on vit les forêts environnantes se remplir de mouvements. Pendant qu'on s'appelle, qu'on se regarde, et qu'on se concentre dans celui de ces deux hameaux qui était le plus près du Borysthène, des milliers de cosaques sortent d'entre tous les arbres, et entourent la malheureuse troupe de leurs lances et de leurs canons.

C'était Platof et toutes ses hordes, qui suivaient la rive du Dnieper. Ils pouvaient brûler ce village, mettre la faiblesse de Ney à découvert et l'achever; mais ils sont restés trois heures immobiles, sans même tirer; on ignore pourquoi. Ils ont dit qu'ils n'avaient point eu d'ordre; qu'en ce moment leur chef était hors d'état d'en donner, et qu'en Russie on n'ose rien prendre sur soi.

La contenance de Ney les contint : lui et quelques soldats suffirent; il ordonna même au reste des siens de continuer leur repas jusqu'à la nuit. Alors il a fait circuler l'ordre de décamper sans bruit, de s'avertir mutuellement et à voix basse, et de marcher serrés. Puis tous ensemble se sont mis en mouvement; mais leur premier pas a été comme un signal pour l'ennemi : toutes ses pièces ont fait feu, tous ses escadrons se sont ébranlés à la fois.

A ce bruit, les traîneurs désarmés, encore au nombre de trois ou quatre mille, prirent l'épouvante. Ce troupeau d'hommes errait çà et là; leur foule flottait égarée, incertaine, se ruant dans les rangs des soldats, qui les repoussaient. Ney sut les main-

tenir entre lui et les Russes, dont ces hommes inutiles absorbèrent les feux. Ainsi, les plus découragés servirent à préserver les plus braves !

En même temps que sur son flanc droit le maréchal se fait un rempart de ces malheureux, il a regagné les bords du Dnieper, dont il couvre son flanc gauche et il marche entre deux, s'avancant ainsi, de bois en bois, de plis de terrain en plis de terrain, profitant de toutes les sinuosités, des moindres accidents du sol. Mais souvent il est obligé de s'éloigner du fleuve ; alors Platof l'entourne de toutes parts.

C'est ainsi que pendant deux jours et vingt lieues, six mille cosaques ont voltigé sans cesse sur les flancs de leur colonne réduite à quinze cents hommes armés.

La nuit apporta quelque soulagement, et d'abord on s'enfonça dans les ténèbres avec quelque joie ; mais alors, si l'on s'arrêtait un instant aux derniers adieux de ceux qui tombaient faibles ou blessés, on perdait la trace les uns des autres. Il y eut là beaucoup de cruels moments, bien des instants de désespoir ; cependant l'ennemi lâcha prise.

La malheureuse colonne, plus tranquille, s'avancait, comme à tâtons, dans un bois épais, quand tout à coup, à quelques pas devant elle, une vive lueur et plusieurs coups de canon éclatent dans la figure des hommes du premier rang. Saisis de frayeur ils croient que c'en est fait, qu'ils sont coupés, que voilà leur terme, et ils tombent terrifiés ; le

reste derrière eux, se mêle et se culbute. Ney, qui voit tout perdu, se précipite ; il fait battre la charge, et comme s'il eût prévu cette attaque il s'écrie : « Compagnons, voilà l'instant, en avant ! Ils sont « à nous ! » A ces paroles, ses soldats consternés, et qui se croyaient surpris, croient surprendre ; de vaincus qu'ils étaient, ils se relèvent vainqueurs ; ils courent sur l'ennemi, qu'ils ne trouvent déjà plus, et dont ils entendent, au travers des forêts, la fuite précipitée !

On s'écoula vite ; mais, vers dix heures du soir, on rencontra une petite rivière encaissée dans un profond ravin ; il fallut la passer un à un, comme le Dnieper. Les Cosaques, acharnés sur ces infortunés, les épiaient encore. Ils profitèrent de ce moment ; mais Ney et quelques coups de feu les repoussèrent. On franchit péniblement cet obstacle, et une heure après, la faim et l'épuisement arrêterent pendant deux heures dans un grand village.

Le lendemain, 19 novembre, depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, on marcha sans rencontrer d'autre ennemi qu'un terrain montueux ; mais alors les colonnes de Platof ont reparu, et Ney leur a fait face en se servant de la lisière d'une forêt. Tant qu'à duré le jour, il a fallu que ses soldats se résignassent à voir les boulets ennemis renverser les arbres qui les abritaient et sillonner leurs bivouacs ; car on n'avait plus que de petites armes qui ne pouvaient maintenir l'artillerie des Cosaques à une distance suffisante.

La nuit revenue, le maréchal a donné le signal et l'on s'est remis en marche vers Orcha. Déjà, pendant le jour précédent, Pchébendowski et cinquante chevaux y avaient été envoyés pour demander du secours ; ils devaient y être arrivés, si toutefois l'ennemi n'occupait pas encore cette ville.

Les officiers de Ney finirent en disant que quant au reste de leur route, et quoiqu'ils eussent encore rencontré des obstacles cruels, ils n'étaient pas dignes d'être racontés. Toutefois ils s'exaltaient toujours au nom de leur maréchal, et faisaient partager leur admiration, car ses égaux eux-mêmes ne songèrent pas à être jaloux. On l'avait trop regretté, on avait trop besoin de douces émotions pour se livrer à l'envie ; Ney s'était d'ailleurs mis hors de sa portée. Pour lui, dans tout cet héroïsme, il était si peu sorti de son naturel, que, sans l'éclat de sa gloire dans les yeux, dans les gestes et dans les acclamations de tous, il ne se serait point aperçu qu'il avait fait une action sublime !

Et ce n'était pas un enthousiasme de surprise. Chacun de ces derniers jours avait eu ses hommes remarquables, entre autres : celui du 16, Eugène ; celui du 17, Mortier ; mais dès lors tous proclamèrent Ney le héros de la retraite !

Cinq marches séparent à peine Orcha de Smolensk. Dans ce court trajet, que de gloire recueillie ! Qu'il faut peu d'espace et de temps pour une renommée immortelle ! Et de quelle nature sont donc ces grandes inspirations, ce germe, invisible, impal-

pable, des grands dévouements, produits de quelques instants, issus d'un seul cœur, et qui doivent remplir les temps et l'immensité ?

Quand, à deux lieues de là, Napoléon apprit que Ney venait de reparaître, il bondit de joie, il en poussa des cris, il s'écria : « J'ai donc sauvé mes « aigles ! J'aurais donné trois cents millions de « mon trésor pour racheter la perte d'un tel « homme ! »

Ainsi l'armée avait repassé, pour la troisième et dernière fois, le Dnieper, fleuve à demi russe et à demi lithuanien, mais d'origine moscovite. Il coule de l'est à l'ouest jusqu'à Orcha, où il se présente pour pénétrer en Pologne ; mais là des hauteurs lithuaniennes, s'opposant à cette invasion, le forcent de se détourner brusquement vers le sud et de servir de frontière aux deux pays.

Les quatre-vingt mille Russes de Kutusof s'arrêtèrent devant ce faible obstacle. Jusque-là ils avaient été plutôt spectateurs qu'auteurs de notre désastre. Nous ne les revîmes plus : l'armée fut délivrée du supplice de leur joie.

Dans cette guerre, et comme il arrive toujours, le caractère de Kutusof le servit plus que ses talents. Tant qu'il fallut tromper et temporiser, son esprit astucieux, sa paresse, son grand âge, agirent d'eux-mêmes : il se trouva l'homme de la circonstance, ce qu'il ne fut plus ensuite dès qu'il fallut marcher rapidement, poursuivre, prévenir, attaquer.

Mais depuis Smolensk, Platof avait passé le flanc droit de la route, comme pour se joindre à Wittgenstein. Toute la guerre se porta de ce côté.

Le 22 on marcha péniblement d'Orcha vers Borizof, sur un large chemin bordé d'un double rang de grands bouleaux, dans une neige fondue, et au travers d'une boue profonde et liquide. Les plus faibles s'y noyèrent ; elle retint et livra aux cosaques tous ceux des blessés qui, croyant la gelée établie pour toujours, avaient, à Smolensk, changé leurs voitures contre des traîneaux.

Au milieu de ce dépérissement il se passa une action d'une énergie antique. Deux marins de la garde venaient d'être coupés de leur colonne par une bande de Tartares qui s'acharnaient sur eux. L'un perdit courage et voulut se rendre ; l'autre, tout en combattant, lui cria que s'il commettait cette lâcheté il le tuerait ; et en effet, voyant son compagnon jeter son fusil et tendre les bras à l'ennemi, il l'abattit d'un coup de feu entre les mains des cosaques ! Puis, profitant de leur étonnement, il rechargea promptement son arme, dont il menaça les plus hardis. Ainsi il les contint, et d'arbre en arbre il recula, gagna du terrain, et parvint à rejoindre sa troupe.

Ce fut dans ces premiers jours de marche, vers Borizof, que le bruit de la prise de Minsk se répandit dans l'armée. Alors les chefs eux-mêmes portèrent autour d'eux des regards consternés : leur ima-

gination, blessée par une si longue suite de spectacles affreux, entrevit un avenir plus sinistre encore. Dans leurs entretiens particuliers plusieurs s'écriaient « que, comme Charles XII, dans l'Ukraine, « Napoléon avait mené son armée se perdre dans « Moscou ! »

---